Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 53

Artikel: Les mystères de la source de l'Orbe : boutade
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193322

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trentième année. N° 53. Samedi 31 décembre 1892.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
SUISSE: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

Le Nouvel-An.

Nous nous sommes demandé bien souvent, — et nombre de personnes avec nous, — pourquoi on avait fixé le renouvellement de l'année à l'époque du brouillard, de la neige, des glaçons ou autres intempéries.

Comme le jour de l'an serait plus agréable au printemps, par exemple, égayé par le soleil, la verdure et les fleurs!

Ecoutez, du reste, ce que dit à ce sujet M. Flammarion:

» Il n'y a pas de raison pour fixer le renouvellement de l'année au 1er janvier; la terre tournant en cercle autour du soleil, une telle figure n'a ni commencement ni fin, de sorte que la terre elle-même ne s'est pas chargée de marquer où l'année commence ni où elle finit.

» Du temps de Charlemagne, on commençait l'année à Noël dans tous les pays soumis à la juridiction du grand empereur. Ce jour était doublement célèbre, comme fête de la naissance du Christ et comme jour du renouvellement de l'année. Cette vieille coutume a laissé des traces impérissables dans les habitudes saxonnes, car, aujourd'hui encore, chez les Allemands et chez les Anglais, le jour de Noël est fêté avec beaucoup plus d'éclat que le 1er janvier.

» Il eût été plus logique et plus agréable à la fois de clore l'année avec l'hiver et de la recommencer avec le retour du soleil, c'est-à-dire de fixer ce renouvellement à l'équinoxe du printemps, à la date du 21 mars, ou de le laisser au 1er mars, tel qu'il était il y a deux mille ans. Loin de là, on a été justement choisir la saison la plus désagréable qu'on ait pu imaginer, et c'est au milieu du froid, de la pluie, de la neige et des frimas qu'on a placé la fête des souhaits de bonne année!

» Il y a déjà plus de trois cents ans que l'on a pris cette habitude en France (et dans la plupart des pays de l'Europe), car elle date d'un édit du triste roitelet Charles IX (1563). Elle n'a été adoptée en Angleterre qu'en l'an 1752, ce qui donna lieu à une véritable émeute.

» Les dames se trouvaient méchamment vieillies de trois mois; en effet, dès cette année, l'année commença déjà le 1er janvier au lieu du 25 mars, et elles ne pardonnèrent pas cette surprise au promoteur de la réforme (lord Chesterfield). Les ouvriers, d'autre part, perdant en apparence un trimestre dans leur année, se révoltèrent avant de comprendre qu'il n'y avait là qu'une apparence, et le peuple poursuivit lord Chesterfield dans les rues de Londres aux cris répétés de: *Rendez-nous nos trois mois!* Mais des almanachs anglais de l'époque assurèrent que toute la nature était d'accord, et que « les chats eux-mêmes, » qui avaient l'habitude de tomber sur » leur nez au moment où l'année se re- » nouvelle, avaient été vus se livrant » au même exercice à la nouvelle date. »

» Il y a au surplus bien des personnes qui préféreraient que les années ne fussent pas comptées du tout. Tel était, du moins, l'avis de ces deux dames de la cour de Louis XV, qui avaient l'habitude de décider ensemble, la dernière semaine de chaque année, l'âge qu'elles devaient avoir l'année suivante.

» Quoi qu'il en soit, on s'est habitué à commencer l'année au 1er janvier, et l'on s'adresse en cette circonstance les meilleurs compliments de fin d'année. Si quelque habitant des autres mondes visitait notre globe pendant le mois de janvier, pourrait-il jamais croire que la vie est ici-bas considérée comme le premier des biens, et la mort comme une catastrophe redoutée? Il aurait beau lire dans Lamartine:

C'est encore un pas vers la tombe
Où des ans aboutit le cours,
Encore une feuille qui tombe
De la couronne de nos jours.

A voir l'empressement avec lequel on se félicite réciproquement d'être quitte d'une des années qu'on est forcé de vivre, l'observateur extra-terrestre ne pourrait s'empêcher de conclure que tous les hommes sont fort pressés d'arriver à la fin de leur tâche mortelle et de se débarrasser d'un fardeau onéreux. »

Pour les enfants.

Il ne faut pas abuser des étrennes utiles. Les meilleures sont celles qui amènent le sourire satisfait sur les lèvres des enfants. Victor Hugo, donnant à Georges et à Jeanne, ses deux petits-enfants, une petite bourse pleine pour leurs étrennes, leur disait: « Mes enfants, surtout ne montrez pas cela à vos parents; ils vous achèteraient des étrennes utiles! » Et M. Jules Claretie, qui rapporte ce mot, explique ce qu'est « l'étrenne utile »: c'est, pour le collégien, un beau cahier de « devoirs », bien relié, à son chiffre, et, pour la fillette, une boîte à couture avec une broderie tracée d'avance.

Cela rappelle un peu trop le dessin de Daumier dans lequel Joseph Prud'homme dit à sa femme: « Voici, ma bonne, un paquet de laine; tu as là de quoi nous tricoter à chacun six paires de bas... pour tes étrennes. »

N'oublions pas ce que nous pensions nous-mêmes des étrennes. Nous les voulions à notre goût et non au goût de ceux qui nous les donnaient. Le devoir des étrennes, c'est précisément de plaire, même si elles sont inutiles. Si elles sont utiles, comme l'a dit un aimable écrivain, ce ne sont plus des étrennes: ce sont des fournitures.

Et, de tout temps, on a pensé ainsi. Car, de tout temps, les étrennes ont existé. Dans les anciens tombeaux romains, grecs, égyptiens, on a trouvé un assez grand nombre de jouets: c'était l'habitude d'inhumer les enfants avec le « joujou » qui les avait consolés jusqu'à la dernière minute.

(*Petit Parisien.*)

Les mystères de la source de l'Orbe.

BOUTADE.

A quelques kilomètres de Vallorbes, l'Orbe sort, limpide et pure, d'un rocher presque à pic, sur le flanc duquel se développe une végétation robuste. D'où vient cette source? Jusqu'ici les savants et les poètes se sont accordés à croire qu'elle sortait du lac Brenet, par les en-

tonnoirs de Bon-Port. Aujourd'hui la science ne se contente pas de simples hypothèses ; elle veut aller au fond des choses ; elle n'admet que ce qui lui est positivement démontré. Aussi deux professeurs de Lausanne, MM. D. et G. ayant appris que les entonnoirs de Bon-Port venaient d'être curés, ont voulu en avoir le cœur net. Ils ont versé dans l'un de ces canaux souterrains un fût d'aniline, espérant qu'à la source de l'Orbe l'eau conserverait une teinte violacée.

Il faisait beau les voir, avec de grands tuyaux de verre d'environ deux mètres, examiner à la lumière le liquide qu'ils avaient recueilli. Longtemps ils observèrent et finirent par se convaincre, qu'après comme avant l'expérience, l'eau était parfaitement transparente. Décidément l'aniline avait passé au bleu, c'est-à-dire disparu.

Nos deux savants rentrèrent à Vallorbes, fort désappointés. En vain, M. Chaumontet leur offrit les meilleurs crûs de sa cave, la tristesse scientifique persistait chez eux. Ils montèrent en chemin de fer, le cœur tourmenté par les perplexités les plus navrantes et les doutes les plus cruels. Arrivés à Lausanne, ils furent un peu réconfortés par un ami, M. le professeur F. A. F., qui leur conseilla, puisque l'aniline n'avait pas réussi, d'essayer un autre procédé.

« Il est des substances, leur dit-il, dont le goût est si persistant, qu'on peut aisément le reconnaître, fussent-elles dix ou vingt mille fois saturées d'eau. J'y réfléchirai et vous donnerai mon avis sous peu. »

Forts de cette assurance, nos deux docteurs rentrèrent dans leurs familles, attendant patiemment la décision suprême de M. F. A. F. Elle ne tarda pas trop ; deux jours après, M. F. A. F. vint les trouver : « Je crois commença-t-il, que j'ai votre affaire. »

— Voyons, ne nous laissez pas languir.

— De toutes les substances auxquelles j'ai songé, celle dont la saveur est la plus tenace, c'est évidemment le vin de Morges. Je reconnaîtrais un petit verre de ce liquide, fût-il mêlé à cent mille litres d'eau Du reste, j'irai moi-même avec vous faire cet essai.

MM. D. et G. le remercièrent, M. F. A. F. se chargea de choisir le vin, et ils partirent ensemble emmenant un tonneau de cent litres qu'ils dégustèrent à Bon-Port, avant de le précipiter dans les flots. Puis ils se hâtèrent de se rendre à la source de l'Orbe ; chacun d'eux tenait une cuillère et, de minute en minute, ils savouraient cette eau glacée. Longtemps ils gardèrent le silence ; enfin M. G. le rompit.

— Il me semble, dit-il, que ce liquide produit sur le palais une impression qui n'est pas sans analogie avec celle que j'ai éprouvée à Bon-Port.

Ils étaient là depuis deux heures environ, lorsque M. D. aperçut le goulot d'une bouteille à l'ouverture du rocher. Il le saisit promptement, et sa surprise fut grande lorsqu'il retira une bouteille du meilleur Yvorne, marquée Bippert et Morerod.

Ses deux collègues étaient en proie à une stupéfaction bien compréhensible, qui s'accrut encore quand, après la première bouteille, une seconde fiole montra son nez. Bref, ils en retirèrent, l'une après l'autre, cent vingt-cinq, exactement le contenu du tonneau de Morges.

— Voilà mon vin, j'en suis sûr, s'écria M. F. A. F. ; d'ailleurs nous allons le goûter. Il sortit de sa poche son tire-bouchon, emplit de vin d'Yvorne un verre de cuir qu'il portait toujours sur lui, et dit après l'avoir vidé presque en entier.

— Oui, c'est mon parchet, je le reconnais parfaitement. Ses deux collègues, lorsqu'ils eurent pratiqué la dégustation, ne furent pas absolument de son avis. Mais M. F. A. F. ne voulut pas en démordre.

— Maintenant la question est tranchée, proclama-t-il à haute voix ; le lac Brenet se déverse dans l'Orbe par les entonnoirs.

— Mais qui, diantre, a mis en bouteille votre vin de Morges, répliqua M. D.

— Voyez, cher collègue, la science a des mystères que nous ne connaissons pas encore. Quand j'aurai médité à loisir, je trouverai le mot de l'énigme ; ce sera pour la prochaine séance de la Société des sciences naturelles.

Nous aussi, simple particulier, nous avons notre opinion que peut-être un jour nous révélerons. Cependant, à tout seigneur tout honneur ; pour le moment, nous cédons le pas à M. F. A. F. et à la Société des sciences naturelles.

J. B.

P.-S. Nous apprenons que, pour s'édifier complètement, M. F. A. F. a l'intention de recommencer l'expérience en sens inverse. Il jettera à l'eau, à Bon-Port, cent-vingt-cinq bouteilles d'Yvorne ; peut-être, à la source de l'Orbe, retrouvera-t-il son tonneau de Morges. Un crédit est demandé à l'Etat dans ce sens.

La fontaine de Montbenon.

Air de l'*Escalade.*

C'était à l'heure de la nuit (*bis*)
L'an mil huit cent quatre-vingt-huit (*bis*)
Qu'on vit sur Montbenon,
La place de renom
Surgir une fontaine,
Lausannois! Lausannois!
Surgir une fontaine
Lausannois, ha! ha!

Si le style en est peu clair, (*bis*)
La chèvre droit s'élève en l'air, (*bis*)
Au lieu de chapiteau
Un affreux artichaut
Couronne la fontaine,
Lausannois! Lausannois!
Couronne la fontaine,
Lausannois, ha! ha!

A Saint-François tournant le dos, (*bis*)
A tous les juges fédéraux (*bis*)
Elle offre abondamment
Son liquide élément;
Oh! la lourde fontaine,
Lausannois! Lausannois!
Oh! la lourde fontaine,
Lausannois, ha! ha!

L'étranger qui viendra chez nous (*bis*)
Dira: « Pourquoi la cachez-vous? (*bis*)
Derrière ce rideau,
On entend bien de l'eau;
Mais où est la fontaine? »
Lausannois! Lausannois!
Mais où est la fontaine?
Lausannois, ha! ha!

L'autre jour quatre Genevois, (*bis*)
Mâlins, bavards, mais peu courtois, (*bis*)
Arrivaient lentement
Auprès du *monument:*
Oh! dam! quelle fontaine!
Lausannois! Lausannois!
Oh! dam! quelle fontaine!
Lausannois, ha! ha!

« J'y vois, dit l'un, d'un ton brutal, (*bis*)
L'image du municipal: (*bis*)
Pieds gros, assurément,
Et ventre à l'avenant;
Mais la cervelle manque! »
Lausannois! Lausannois!
Mais la cervelle manque!
Lausannois, ha! ha!

Le second dit: « Ce n'est pas çà; (*bis*)
Si la fontaine finit là, (*bis*)
C'est que chez le boursier,
(Nous dirions trésorier),
Il n'y avait plus de *braise!*
Lausannois! Lausannois!
Il n'y avait plus de braise!
Lausannois, ha! ha!

Le troisième avait l'air pensif (*bis*)
— Des quat' c'était le plus chétif — (*bis*)
Levant au ciel la main,
Il s'écria soudain:
« C'est un calorifère! »
Lausannois! Lausannois!
C'est un calorifère!
Lausannois, ha! ha!

Le quatrième était muet, (*bis*)
Mais son regard mâlin disait: (*bis*)
Si je pouvais parler,
Si je pouvais gloser,
J'en dirais de plus fortes,
Lausannois! Lausannois!
J'en dirais de plus fortes,
Lausannois, ha! ha!

M. D.

Lo Panama.

— Dis vâi, Abran, tè que te liai lè papâi, qu'est-te cein que cé Panama, qu'on ein parlè tant; kâ po tè derè la vretâ, diabe lo pas que lâi compreigno gotta? Cein est-te onco on espèce dè generat Bolondzi, vu que cein baillè tant dè grabudzo pè Paris?